

Revue des études augustinienes, vol. 57/1, 2011, 167-169.

Dr. Sylvain Jean Gabriel SANCHEZ

Victorino PÉREZ PRIETO, *Prisciliano na cultura galega. Un símbolo necesario*, Vigo, Galaxia, 2010, 328 p. ISBN 978-84-9865-221-5

Né en 1954, l'auteur est docteur en théologie et enseigne dans les universités de Corogne et de Santiago. La force de son livre (écrit en galicien) est de présenter au grand public une vulgarisation intelligente sur un personnage très controversé de l'histoire du christianisme ancien en Hispanie. Il ne s'agit pas d'une étude savante s'adressant au monde scientifique mais d'un essai historique. Par essence, ce genre se situe à mi-chemin entre la science et la littérature : il implique un sens de la responsabilité et une idée d'achèvement de la pensée. Comme l'affirme très lucidement Robert Musil, l'essai est « la forme unique et inaltérable qu'une pensée décisive fait prendre à la vie intérieure d'un homme ». De fait, cet ouvrage est marqué par l'engagement de son auteur. Le choix du préfacier et l'exergue donnent le ton. María Pilar García Negro, professeur de linguistique à l'université de Corogne, est engagée politiquement dans le mouvement nationaliste et a été députée au Parlement galicien de 1989 à 2003. Les citations en épigraphe revendiquent le christianisme de Priscillien comme un élément du patrimoine culturel et cultuel en Galice.

Le livre de V. Pérez repose sur une information solide : il semble connaître davantage les études scientifiques que les sources primaires latines. Il cite *in bonam partem* bon nombre d'études sur le priscillianisme d'auteurs espagnols et galiciens mais aussi de spécialistes étrangers reconnus au niveau scientifique comme Jacques Fontaine en France, Henry Chadwick en Angleterre, Louis Goosen aux Pays-Bas et récemment Virginia Burrus aux États-Unis (1995). Il ne manque pas d'utiliser le travail historiographique d'Andres Olivares Guillem (2004) mais ne cite pas les travaux éclairants de la Portugaise Margarida Barahona Simões (2002) ni les études philologiques de l'Italienne Maria Veronese (voir la bibliographie chronologique en ligne <http://sjgsanchez.free.fr>). Ces lacunes ne sont pas dramatiques quand on sait que V. Pérez présente surtout un livre de divulgation. Il appuie son argumentation sur quantité de citations qui sont, pour lui, des garanties scientifiques du sérieux de sa démarche. En majorité, ses auteurs de prédilection sont surtout López Pereira, Otero Pedrayo et les Actes du colloque *Prisciliano y el Priscilianismo*, (cours de l'université Marcelo Menéndez Pelayo, sept. 1981) Cuadernos del Norte I, Oviedo, 1982. Il expose la pensée des auteurs favorisant l'image d'un Priscillien galicien. À la suite de ses lectures, V. Pérez insiste sur l'arrière-plan druidique et celtique des doctrines et des pratiques du priscillianisme très marqué par le gnosticisme. Il penche pour une origine galicienne de Priscillien mais reste modéré en écrivant : « A miña tese é que Prisciliano é un mito necesario para Galiza mesmo que non fora galego de nacemento. » (p. 105). Il est vrai qu'aucune source ne précise le lieu de naissance de Priscillien. Certains le situent en Lusitanie, d'autres en Bétique mais peut-être a-t-il pu naître dans la région d'Avila et être ainsi galicien si on suit les thèses d'Emilio Rodríguez Almeida (*Avila « gallega »*, Ávila, Diputación provincial gran Duque de Alba, 2002). Abordons à présent quelques notes de lecture.

V. Pérez ne profite pas des recherches de M. Escribano (travaux qu'il connaît) en mentionnant la double nature du concile de Saragosse en 380 (p. 43-51).

Il semble confondre Babut père & fils quand il affirme que l'auteur de *Priscillien et le priscillianisme* a été un « pastor protestante francés » (p. 92). Charles-Édouard Babut (1835-1916) a été pasteur à Nîmes à partir de 1864. Marié à Hélène Bonnet, il fut père de dix enfants, dont Ernest-Charles (1875-1916), le cinquième de la fratrie. Ce dernier, disciple de Langlois, normalien, a été agrégé à l'âge de 24 ans puis membre de l'École française de Rome. De 1900 à 1903, il fut pensionnaire de la fondation Thiers et soutint ses deux thèses de doctorat à la Sorbonne (*Le Concile de Turin* et *La plus ancienne décrétale*). Ensuite, il fit une carrière d'enseignant en lycée (pendant deux ans) puis à l'université (Faculté des lettres de Montpellier). Il publia encore deux belles monographies (*Priscillien et le priscillianisme*, 1909 et *Saint Martin de Tours*, 1912) avant de mourir pendant la Première guerre mondiale, le 28 février 1916.

Il range le *Tractatus XI* dans la série homilétique des autres Traités alors qu'il s'agit d'une composition hymnodique (p. 66).

Il parle de la translation des reliques de Priscillien (p. 57-62 et 146-147) mais ne mentionne pas l'hypothèse de E. Rodríguez Almeida (« Prisciliano, Ávila y Gallaecia », dans *Acto Solemne de Investidura como Doctor Honoris Causa de D. Emilio Rodríguez Almeida. Discurso del nuevo doctor*, Séville, Publicaciones de la Universidad de Sevilla, 2001, p. 17-37) selon laquelle le corps aurait été recueilli à l'église de saint Vincent et sainte Sabine à Avila, avant d'être transféré plus tard en Galice.

V. Pérez expose aussi la postérité du priscillianisme en Espagne au Moyen Âge et signale l'influence du priscillianisme chez le penseur musulman Ibn Masarra (p. 158). Il reprend ainsi à son compte les vieilles thèses de l'islamologue espagnol Miguel Asin Palacios (1871-1944), qui, dans son discours de réception à la real Academia de ciencias morales y políticas, voyait dans le soufisme de Ibn Masarra (883-931) et celui de ses disciples des continuateurs du priscillianisme (*Abenmasarra y su escuela. Origenes de la filosofia hispano-musulmana*, Madrid, E. Maestre, 1914, p. 29 n. 2 et p. 105). Asin Palacios appuyait son argumentation sur le fait que des spécialistes de l'époque comme Menéndez y Pelayo, Jean Tixeront, Jacques Matter, affirmaient que les priscillianistes parlaient d'une matière première universelle, coéternelle avec Dieu, de l'origine divine de l'âme, de l'union de l'âme avec un corps comme châtiment d'un péché, de la chute des âmes, la négation de la résurrection des corps, de l'exégèse allégorique des Écritures, etc. Comme ses prédécesseurs, Asin Palacios a réduit le priscillianisme à une forme de gnosticisme. Il s'est appuyé sur la conception que Tixeront (*Histoire des dogmes*) et Menéndez y Pelayo (*Historia de los heterodoxos*) se faisaient du courant hispanique. Les liens culturels possibles entre Priscillien et Ibn Masarra sont plutôt à chercher dans les sources communes à ces deux courants culturels, à savoir le néoplatonisme présent chez Origène et Hilaire pour le premier, celui de Plotin, Porphyre et Proclus pour le second. La gnose ancienne a marqué de son empreinte le néoplatonisme tardif et c'est ce terreau commun qui rapproche Ibn Masarra de Priscillien. Quant à une influence du priscillianisme sur le soufisme du début du X^e siècle, je suis très réservé. En revanche, que l'origénisme tardif du VI^e siècle ait pu influencer Ibn Masarra, c'est plus probable. Une certaine conception de la gnose véhiculée, entre autres, par le néoplatonisme tardif a marqué le mysticisme, qu'il soit chrétien, judaïque ou musulman. V. Pérez aurait pu consulter des éléments bibliographiques plus récents sur Ibn Masarra (S.M. Stern, « Ibn Masarra, Follower of Pseudo-Empedocles – An Illusion » in F. Zimmermann, *Medieval Arabic and Hebrew Thought*, Londres, Variorum, 1983, une critique des positions de Asin Palacios ; la thèse récente de Salamanque par Pilar Garrido Clemente, « Estudio, traducción y edición de la obra de Ibn Masarra de Cordoba : la ciencia de las letras en el sufismo », 2008). La

référence à Robert Garaudy (*L'Islam en Occident, Cordoue, une capitale de l'esprit*, Paris, L'Harmattan, 1987, p. 47-52 sur Priscillien), qui se contente de reprendre les travaux de Miguel Asin Palacios –en y ajoutant des raccourcis théologiques vertigineux, du genre : « deux grandes hérésies mettent en cause les décisions de Nicée et s'expriment en Orient avec Arius et en Occident avec Priscillien. » (p. 48)– ne relève pas de la même exigence scientifique. V. Pérez mélange parfois dans son jeu de références des études scientifiques (Escribano, Fontaine, Olivares, etc.) et des livres plus légers (celui de Roger Garaudy ou celui de l'ésotériste Antonin Gadal sur *Le Triomphe de la gnose universelle*).

Néanmoins, le grand mérite de son travail est d'avoir proposé une synthèse neuve sur l'apport galicien dans la connaissance du priscillianisme tant au niveau historique (Ramón López Caneda, Victoria Armesto, Daniel Terán Fierro, Xosé Chao Rego) qu'artistique (Méndez Ferrín, Armando Cotarelo Valledor, Daniel Cortezón, Maria Xosé Queizán, Millán Picouto, Ramón Chao). Il cite aussi le film de Luis Buñuel réalisé 1969, *La Voie lactée*; mais aurait pu mentionner, comme un clin d'œil, d'autres utilisations artistiques de Priscillien: je pense à l'univers de la bande dessinée. En 1991, les éditions Dargaud ont lancé une nouvelle série intitulée *Pour l'amour de l'art* (plusieurs volumes : *L'affaire Van Rotten*, 1991, *Les anneaux de Babel*, 1994, *La comédie royale*, 1995, *Les convoyeurs*, 1997). Trois ans plus tard, le deuxième album, *Les anneaux de Babel*, mettent en scène, en une planche introductive, l'évêque Priscillien d'Avila, qui aurait conçu et porté ces trois alliances d'or, d'argent et de platine réunies en anneau (d'où les anneaux de Babel) pour symboliser les trois religions issues des Saintes Écritures. Il prêchait, nous dit-on, la réconciliation universelle. À côté de cette image New Age de Priscillien, V. Pérez aurait pu aussi faire allusion au roman de Tracy Saunders. Cette Anglaise, dont l'Espagne est la seconde patrie, a récemment publié une fiction littéraire sur le chemin de saint Jacques dans laquelle elle mêle, avec art, le pèlerinage à Compostelle et les vieilles traditions priscillianistes (*Pilgrimage to Heresy*, 2007 ; *Peregrinos de la herejía*, trad. espagnole de Lorenzo Luengo en 2009 pour Editorial Boveda).

En conclusion, V. Pérez montre bien que Priscillien, au-delà de l'histoire tardo-antique, est un mythe qui nourrit les croyances sous-jacentes de l'inconscient collectif galicien (p. 300). Ce personnage est un symbole : il fait partie du patrimoine religieux du nord de l'Espagne par l'empreinte que son mouvement a laissée pendant plus d'un siècle, au moment des grandes invasions avant l'arrivée de l'Islam. L'essai pour grand public de V. Pérez est un *livre nécessaire*. Le seul but recherché est d'ouvrir un débat et non d'exprimer un oracle définitif sur un sujet aussi difficile.